

Singapour s'affirme en nouvelle capitale de l'art

La foire internationale, créée dans la cité-Etat, affirme l'importance du continent asiatique sur la scène contemporaine

Singapour

Envoyé spécial

Une foire d'art contemporain de plus ? Oui, mais pas n'importe où, et pas avec n'importe qui. Le Suisse Lorenzo Rudolf, par ailleurs un des animateurs d'Art Paris, vient de créer Art Stage Singapore, organisée du 12 au 16 janvier, à Singapour, qui pourrait bien, à terme, devenir l'un des centres du monde artistique.

La cité-Etat, dont l'île principale ponctue le sud de la Malaisie, est idéalement située, à proximité tant de l'Australie que de l'Inde, de l'Indonésie ou de la Chine. Elle est riche, très riche : son PIB par habitant est l'un des plus élevés du monde, son taux de croissance, en 2010, a été de 14,7% - record mondial - et son port vient juste de se voir ravir la première place en termes de commerce maritime par celui de Shanghai. Selon le Boston Consulting Group (BCG), c'est l'en-

Le 12 janvier, jour d'ouverture, le Salon a reçu de 7 000 visiteurs

droit au monde qui compte le plus de millionnaires, et, d'après les spécialistes de l'automobile, le prochain modèle de Lamborghini, pas encore commercialisé, mais dont le prix est évalué à plus de 1 million d'euros, aurait déjà cinquante commandes fermes dans ce pays de moins de 5 millions d'habitants... où la vitesse est limitée à 80 km/h.

Aller vendre des tableaux à Singapour n'est donc pas tout à fait une mauvaise idée, et cent vingt marchands l'ont reprise à leur compte. Dont le Parisien Emmanuel Perrotin, qui avait suffisamment travaillé pour rentrer dans ses frais, et sans doute plus, avant même l'ouverture officielle du Salon, le 12 janvier, lequel a reçu ce premier jour près de 7 000 visiteurs. Il faut dire qu'il est lui aussi très bien situé, au Marina Bay



Les fourmis géantes de l'artiste indien Paresch Maity : deux réservoirs soudés, un phare de moto et des pattes en tronçons de porte-bagages. STEPHEN MORRISON/EPA

Sand, un casino fondé en 2010 par un groupe de Las Vegas et dont la silhouette incongrue a depuis déjà fait le tour du monde : trois tours incurvées, de 200 mètres de haut, qui soutiennent une terrasse évoquant vaguement la coque d'un navire, mais d'un navire de 340 mètres de long sur le pont duquel pousserait, autour d'une piscine à débordement, un parc de 1,2 hectare en plein ciel...

L'essentiel est pourtant dans le sous-sol, où se tient la foire, avec des hauteurs de plafond comparables à celles du Centre Pompidou.

On y verra, certes, de l'art international, les inévitables (et immédiatement vendus) Murakami, les « suspects habituels », comme disent les Anglo-Saxons. Il y a même, grâce soient rendues au jeune marchand de Hongkong, Edouard Malingue, une mini-rétrospective de Picasso en quinze dessins et tableaux, qui commence par une gouache de 1901 et s'achève par un tableau de 1969 : l'une et l'autre représentent une mère et son enfant, en un joli contrepoint. Ce n'est pas le seul : de l'autre côté de la cimaise, dans le stand voisin

de la galerie pékinoise Xin Dong Cheng, Wang Zhiwei a repris la figure de *La Femme qui pleure*, de Picasso, à laquelle il confère un autre sens en la faisant larmoyer sous un double portrait de Mao. Choc des cultures. Là est le principal intérêt de la foire.

Celle de Hongkong, sa principale rivale, a lieu en mai et se targue de faire venir en Asie des poids lourds du marché, comme Larry Gagosian. Singapour a une démarche différente, qui consiste certes à attirer de bonnes galeries occidentales, mais surtout à dénicher les

talents émergents ou confirmés de la zone Asie-Pacifique. A cet égard, la composition de son comité de sélection est significative : trois galeristes chinois, un de Taïwan, deux indiens, un coréen, un japonais, un thaïlandais, un philippin et un malaisien. Aucun occidental. Il s'agit d'abord de donner un visage, une identité, à l'art de la région, et pas de pratiquer la politique de la canonnrière en expliquant aux autochtones ce qui est bon pour eux...

Un peu d'altérité, qui fait du bien : parce que les fourmis géantes de Paresch Maity, fabriquées en soudant deux réservoirs et un phare de moto, les pattes étant faites de tronçons de porte-bagages, valent bien Jeff Koons. Parce que les sculptures de Rajesh Ram, qui montrent la vie du petit peuple indien, méritent qu'on s'y arrête. Parce que les treillis militaires, rebrodés par Amanda Heng, ou les burquas composées d'un patchwork de badges publicitaires et revêtues par des hommes qu'a imaginés Mella Jaarsma, donnent le regard tonique de deux femmes sur des sujets qui, même dans une région multiconfessionnelle, ne sont pas anodins.

Cette volonté affirmée par Lorenzo Rudolf de faire la part belle aux galeries et aux artistes de la région (au sens large) se double, hors de la foire, d'une série d'expositions que son large réseau de collectionneurs, constitué depuis ses débuts comme directeur de la foire de Bâle de 1991 à 2000, lui a permis

d'organiser dans divers lieux de la ville. Plusieurs d'entre eux montrent des pièces choisies de leur collection. On découvre ainsi l'installation hallucinante de Shen Shao-min, des dirigeants politiques dans leur cerueil. Certes, Maurizio Cattelan avait déjà traité le thème avec un Kennedy mort. Mais là, ce sont les plus beaux dictateurs de la planète, de Lénine à Castro (ce dernier seulement agonisant), en passant par Kim Il-sung ou Mao, qui sont représentés par leur figure de cire. L'œuvre est intitulée *Summit* et fait allusion aux sommets du G8. Elle aurait pu déranger les autorités locales, qui sont parfois très sourcilieuses, mais comme les leaders concernés sont tous communistes, ou l'ont été, cela passe.

Lesdites autorités ont puissamment aidé Lorenzo Rudolf dans son entreprise. Et ce d'autant plus volontiers que Singapour mise désormais aussi sur la culture en général, et l'art en particulier, pour continuer son développement. Le gouvernement a investi environ 1 milliard d'euros dans la culture ces cinq dernières années. Il va organiser une biennale d'art contemporain en mars, et a confié à l'architecte français, Jean-François Milou, la mission de créer, à partir des bâtiments de l'ancienne Cour suprême, un musée de 48 000 m², qui veut rassembler à Singapour le meilleur de l'art moderne et contemporain de la zone Asie-Pacifique. ■

Harry Bellet

Sur 25 000 m², le coffre le plus sécurisé du monde

Singapour

Envoyé spécial

Dans les films de James Bond, quand le gentil presse son empreinte digitale sur un scanner pour ouvrir une porte, on se doute que le méchant va lui couper le doigt et s'en servir comme passe-partout. « Non, non », nous dit le Suisse Yves Bouvier, concepteur et principal propriétaire des lieux, d'un ton aussi égal que lorsqu'il nous décrivait les autres mesures - plus classiques - de sécurité de ses chambres fortes. « Ce modèle-là perçoit aussi la pression sanguine. Avec un doigt coupé, ça ne marche pas. »

Bienvenue dans le coffre le plus sécurisé du monde, qui vient

d'être inauguré à Singapour. Il mesure 25 000 m² et va bientôt doubler de taille. Sans doute parce que toutes les œuvres d'art, mais aussi les bijoux, bouteilles de grands vins, cigares... qu'il abrite, jouissent d'un statut particulier : ils ne sont soumis à aucune taxe.

Sauf quand on les fume. Les cigares, bien sûr, mais, si on ose dire, le reste aussi. Yves Bouvier est très clair là-dessus. Les biens déposés dans le port franc de Singapour n'échappent aux taxes (l'équivalent local de la TVA est de 7%) que tant qu'ils sont dans les murs, ou qu'ils sont réexportés. Des policiers singapouriens vérifient les marchandises, toutes précisément répertoriées, même si leur liste est l'un des secrets les

mieux gardés de la planète. Il nous a été demandé de détourner la tête à l'ouverture d'une porte, un tableau étant exposé derrière...

Scanner puis désinfection

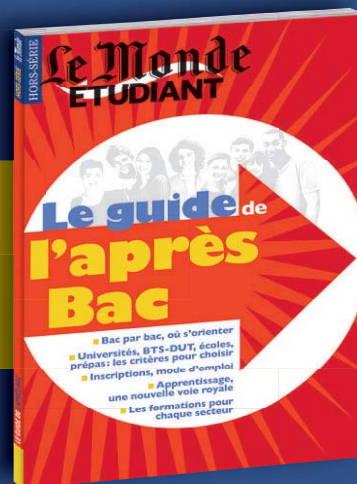
Les visiteurs comme les œuvres passent au scanner à l'entrée et à la sortie. Lesquelles sont idéalement situées, le long des pistes de l'aéroport. Votre avion atterrit, décharge son conteneur de Picasso, lequel passe au scanner, puis à la désinfection (les champignons et autres amoureuses des tapis persans, qui ne dédaigneraient pas de grignoter aussi un Modigliani, n'ont aucune chance), avant d'être stocké dans l'espace - de 10 à 150 m² - que vous avez réservé. Evidemment climatisé,

mais selon une procédure où l'humidité est strictement contrôlée, et l'air filtré. La machinerie, en sous-sol, est dantesque et évoque une raffinerie.

Mais, de tout cela, le client ne verra rien. Pour lui, tout n'est que luxe, calme et volupté. Dans le hall, une gigantesque sculpture de Ron Arad, naguère exposée au MoMA de New York, décrit une belle volute, et, dans les bureaux, on est accueilli par des fauteuils profonds et une fontaine de Pol Bury, le tout éclairé par des luminaires verts de Johanna Grawunder qui font du bâtiment une œuvre d'art en soi. Le titre de l'œuvre de Ron Arad ? *La Cage sans frontière*... ■

Ha. B.

Que faire après le Bac ?



EN PARTENARIAT AVEC le mou

EN VENTE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

Le Monde ETUDIANT DEVEZ L'EXPERT DE VOTRE AVENIR